

## chapitre 7

### La fête, moment sacré

Pour Roger Caillois, la forme transgressive par excellence du sacré se situe bel et bien dans la fête <sup>1</sup>. Celle-ci, dans son essence, n'est pas vraiment difficile à définir: c'est, pourrait-on dire, l'opposé de la vie profane et quotidienne du métro-boulot-dodo. Que fait-on, en effet, dans la vie «normale»? On travaille — sérieusement! —, on produit, on épargne, on accumule, on respecte ses patrons, on arrive à l'heure au bureau, on paie ses comptes, on s'habille «comme il faut». La fête, en son principe même, prend l'exact contre-pied de tout cela. Dans la fête, on s'amuse, on dépense, on gaspille, on bouscule l'ordre habituel des choses, on s'éclate. Les normes et les hiérarchies en prennent souvent pour leur grade — les cartes de crédit aussi ! Et même, dans bien des cas, la *morale* en fonction de laquelle on essaie normalement de vivre.

#### *L'excès a bien meilleur goût*

La fête est, au vieux sens du terme, un moment de *débauche*. Dans l'ancien français, ce terme — «débaucher» — s'entendait d'abord

1. Sur ce thème, voir également Jean-Jacques Wunenburger, *La fête, le jeu et le sacré*, Paris, Éditions universitaires Jean-Pierre Delarge, 1977.

comme l'opposé d'«embaucher»: mettre au travail. La *débauche*, c'est donc d'abord et avant tout ce que l'on fait lorsqu'on échappe — à l'occasion de la fête — à la logique respectueuse et productiviste du travail, mais également à l'ensemble des injonctions morales qui la fondent et l'inspirent. Il n'est dès lors pas étonnant que le terme ait fini par prendre une connotation pour le moins coquine — et même passablement gaillarde...

On retrouve cette permissivité, ou cette licence, particulière de la fête, à des degrés variables, dans plusieurs de ses formes aussi différentes que le «*party* de bureau» ou le carnaval de Rio, le bal de finissants et, si tant est que cela existe encore de nos jours, ce qu'on appelait jadis l'«enterrement de vie de garçon».

Le sociologue Michel Maffesoli, dans une perspective très proche, et non sans quelque audace, a pour sa part suggéré la fécondité de la notion d'*orgiasme*<sup>2</sup>. Le terme nous fait sans doute assez spontanément venir à l'esprit des images de décadence romaine — ou des fantasmes de partouzes échangeistes plutôt olé olé... Et l'orgiasme inclut évidemment aussi de telles manifestations «extrêmes» — comme on le dit aussi, de nos jours, de certains sports et de certains combats. Mais il est loin de s'y réduire et recouvre au contraire des réalités beaucoup plus vastes. Ne dit-on pas déjà, à la suite d'un excellent et copieux repas, que ce fut tout à fait «orgiasme»? À cet égard, et quand on s'arrête à y penser, l'orgiasme n'est finalement que l'un des aspects d'une dimension sans doute plus profonde encore de la fête: l'*excès*.

Toute fête authentique — et sans doute faut-il, comme dans le cas du champagne, se méfier ici aussi des contrefaçons ! — est, par excellence, le moment de l'excès : excès de dépense, de bouffe, de boisson, de danse, de soleil, de *farniente* — ou de sexe. On touche d'ailleurs ici à l'un des plus profonds paradoxes anthropologiques de l'humanité dans ses conduites religieuses. Là où,

2. M. Maffesoli, *L'ombre de Dionysos*, Paris, Méridiens-Klincksieck, 1984.

dans la logique profane, on tendrait spontanément à penser que la modération, l'épargne et la parcimonie sont les plus sûrs moyens de préserver une énergie quelconque, on se rend compte que seuls l'excès et la dépense<sup>3</sup>, dans la logique particulière de la fête, sont capables d'en générer l'accroissement<sup>4</sup>. Et tel est bien le but de la fête comme expérience proprement religieuse de transgression de l'interdit du sacré: aller chercher, à travers l'excès et la dépense, un *surplus* d'énergie ou de sens pour continuer à vivre.

À travers le désordre généralisé de la fête, on quitte en fait les repères fatigués du monde, du *cosmos* dans lequel on vit, pour se retrouver dans une sorte de *chaos* porteur de toutes les virtualités et de tous les possibles. La fête, d'une certaine manière, nous ramène à l'origine, au commencement. Et, en ce sens, on aperçoit son caractère éminemment rituel de réactualisation d'un mythe d'origine. La fête nous permet de recommencer à vivre : carnaval brésilien, samedi soir de discothèque, souper arrosé entre amis, nuits *rave* se poursuivant jusqu'aux petites heures, 5 à 7 quand même un peu plus «sages» du *Thank God It's Friday!*, célébration de Noël en famille, repas d'anniversaire: quelle que soit la forme qu'elle prenne ou l'échelle où elle se situe, la fête a

3. Voir, à ce sujet, le remarquable texte de Georges Bataille, « La notion de dépense », dans *La part maudite*, Paris, Minuit, 1967.

4. Notons cependant un autre paradoxe notamment bien mis en lumière par Gilbert Durand. Il y aurait en fait deux formes possibles — et opposées — de l'excès: l'une en «hyper», qui vient sans doute le plus spontanément à l'esprit lorsque l'on pense justement à la fête. Mais il y en aurait une autre qui, elle, en «hypo», se caractériserait par un excès pour ainsi dire en sens inverse: excès de privation ou de mortification, que l'on associe par exemple à la pratique des grands ascètes dans toutes les traditions religieuses du monde. L'ascèse du grand saint, paradoxalement, rejoindrait en somme, ici, la licence du grand débauché, l'une et l'autre, de par leur caractère précisément «excessif», s'opposant aux valeurs de «modération» et de «juste milieu» que la vie profane a pour sa part tendance à privilégier.

pour effet de dissoudre les rigidités de la vie profane et de rendre celle-ci disponible à de nouveaux commencements.

### *Le festin de Babette*

*Le festin de Babette*, très beau film de Gabriel Axel, pourrait à lui seul en illustrer bien des traits caractéristiques, y compris dans sa dimension de «débauche orgiaque» — et sans pour autant relever de la catégorie XXX! Le film raconte l'histoire d'une jeune femme d'origine française qui, pour quelque sombre raison, a dû quitter Paris, où elle était cuisinière dans un palace, et s'est retrouvée pendant de longues années au service de deux braves vieilles dames dans un petit village triste et perdu de la côte scandinave.

Un jour, Babette gagne beaucoup d'argent à la loterie et songe un moment à en profiter pour quitter son exil. Elle décide plutôt, sur un coup de tête dans lequel on peut déceler un mélange de gratitude, de provocation et d'instinct festif, d'organiser un fabuleux repas «à la française» pour la petite communauté de vieillards austères et hargneux qui se réunit régulièrement pour prier autour des deux vieilles demoiselles. Ceux-ci, protestants frugaux et peu portés au plaisir, mais également remplis de vieilles rancœurs refoulées les uns envers les autres, jugent tout d'abord d'un œil fort sévère l'étonnante initiative de Babette.

C'est à leur corps défendant qu'ils acceptent son invitation, se jurant bien, toutefois, de ne succomber d'aucune manière au plaisir des mets raffinés que Babette déploie devant eux. Mais, le vin aidant, tous finissent peu à peu par craquer, cédant — fût-ce à leur manière de vénérables vieillards — à l'ivresse orgiaque et quelque peu chaotique du *festin*. Cette « ivresse » n'est cependant pas seulement celle des vins fins que Babette a fait venir à grands frais — encore que Bacchus-Dionysos, dieu de la vigne, soit souvent celui qui aide à « mettre la fête en route », en décoinant

les inhibitions. C'est en fait, plus largement, l'expérience enivrante de quitter sa cuirasse et de s'ouvrir au plaisir, de laisser tomber les vieilles acrimonies qui ont empoisonné l'existence pendant tant d'années pour des raisons souvent futiles et parfois même oubliées depuis longtemps. Ce retour à une sorte de chaos primordial produit exactement l'effet que l'on attend de la fête: il régénère l'existence qui s'étiolait dans l'ennui maussade et l'hypocrisie mesquine. La petite communauté moribonde s'est offert, à travers le festin de Babette, une véritable cure de jouvence.

### «*Dommages collatéraux*»

Évidemment, lorsque l'on transgresse ainsi l'interdit habituel du sacré, que l'on met en branle les virtualités du chaos, que l'on acquiesce au désordre de la fête, on s'avance, qu'on le veuille ou non, en terrain périlleux. Il y a des risques. Le carnaval de Rio se solde chaque année, on le sait, par des centaines de morts. À moindre échelle, il arrive aussi qu'au lendemain d'une fête entre amis, on se retrouve avec quelques verres brisés ou quelques trous de cigarettes dans la moquette. Ou que l'on doive — délicatement ! — s'expliquer avec son conjoint d'une incartade un peu trop libertine au lendemain d'un *party* de bureau. Ou que l'on soit un peu gêné en apprenant que les collègues ont dû nous appeler Nez Rouge. Ou qu'un spectacle rock enlevé se termine, pour certains, par une *overdose*. On ne fréquente jamais impunément les parages du sacré.

Seules à vrai dire nos sociétés aseptisées par les valeurs hyper rationalisées de la modernité ont pu vraiment se scandaliser de ce qu'on pourrait appeler, pour emprunter aux euphémismes contemporains de la guerre, les «dommages collatéraux» de la fête. Pourtant, qui n'a pas déjà entendu quelque vieux affirmer — l'œil brillant — que, « dans le bon vieux temps », une fête où il n'y avait pas eu de casse un peu sérieuse — voire même quelques morts! — n'en avait pas vraiment été une!

Tel n'est bien sûr pas le *but* de la fête. Et l'on peut vraisemblablement douter du caractère authentiquement festif de certaines manifestations contemporaines — défilés de victoires sportives, émeutes de hooligans, etc. — qui non seulement tournent presque systématiquement à l'affrontement violent et au vandalisme, mais qui donnent souvent la troublante impression de poursuivre ces désordres pour eux-mêmes<sup>5</sup>.

### *La fête à crédit?*

La logique excessive et dépensière de la fête entraîne une autre conséquence non négligeable. On pourrait l'illustrer en évoquant une stratégie de vente fort répandue à notre époque: «Achetez maintenant, ne payez rien avant six mois...» Force est cependant d'admettre qu'il s'agit là d'une attitude propre à nos sociétés modernes, caractérisées entre autres choses par une généralisation tous azimuts du *crédit*.

Il n'en allait évidemment pas ainsi dans les sociétés plus traditionnelles où, avant — et en vue — de pouvoir dépenser pour faire la fête, il fallait d'abord commencer par produire et accumuler. Dans bien des cultures traditionnelles, les fêtes ne pouvaient (et ne peuvent toujours) avoir lieu que rarement, dans la mesure où il fallait beaucoup de temps — parfois des années — à ces économies de subsistance pour accumuler la quantité de biens (notamment la nourriture et la boisson) destinés à être «flambés» au cours de la fête. Aujourd'hui encore, par exemple, les milliers de membres des célèbres «écoles» brésiliennes de samba, appartenant pour la plupart au petit peuple pauvre des *favellas*, doivent passer leur année à épargner en vue du flamboyant costume qu'ils ne porteront qu'une fois, lors de leur grande «sortie» du carnaval. «Nous travaillons uniquement pour

5. De ce point de vue, ces manifestations relèvent vraisemblablement de ce qu'on appellera plus loin un sacré sauvage.

pouvoir danser», affirment, selon Mircea Eliade<sup>6</sup>, les cannibales Uitoto — tout en reconnaissant que les nécessités de la vie profane ne leur permettent pas de le faire très souvent. « Si on travaille dur, avance pour sa part le poète louisianais Jean Arceneaux, peut-être qu'on pourra danser samedi au soir<sup>7</sup>... »

Le vingtième siècle qui, comme on l'a déjà dit, fut souvent si enthousiaste à l'idée d'abolir purement et simplement toute notion d'interdit, a souvent aussi poursuivi l'utopie de la fête continue, du *happening* perpétuel, du *party non stop*. On songera sans doute aux hippies des années soixante mais aussi, plus près de nous, au style de vie de certains de nos contemporains qui semblent passer le plus clair de leur existence à s'éclater dans les bars, les discothèques et les *circuit parties*.

Le philosophe Jean-Jacques Wunenburger, dans une étude éclairante du phénomène, parlait à cet égard de «panludisme» contemporain<sup>8</sup>; comme si la vie, en quelque sorte, se ramenait essentiellement à la légèreté ludique et festive du jeu. Il est bien sûr significatif que cette utopie soit apparue avec les années de l'après-guerre, dans la foulée du formidable boum économique qui s'est traduit par un enrichissement généralisé des sociétés occidentales — qu'on a, un temps, d'ailleurs naïvement pu croire illimité. Jusque-là, seule une poignée de privilégiés fortunés et oisifs aurait pu y prétendre.

Cette prospérité générale et à maints égards inédite dans l'histoire de l'humanité annonçait, croyait-on, une « société des loisirs » où des armées de robots allaient bientôt nous permettre de nous consacrer à plein temps au plaisir de ne rien faire, aux délices de la fête. Inutile d'insister pour rappeler que les dernières

6. Mircea Eliade, *Le sacré et le profane*, Paris, Gallimard, 1965 [1957], p. 90.

7. Cité par Patrice Thibodeau, «Danser samedi au soir», *Le Devoir*, 7 et 8 août 1999, p. B-2.

8. J.-J. Wunenburger, *op. cit.*

décennies du vingtième siècle nous ont fait assez rapidement déchanter. Elles nous ont peut-être en revanche permis de mieux comprendre ce qu'il pouvait y avoir d'aberrant et même de contradictoire dans l'utopie panludique de la fête continuelle. Et non seulement parce que nous n'en aurions bêtement pas « les moyens ». Les aurions-nous que le problème demeurerait intact: l'utopie de la fête *non stop* revient en fait à évacuer le sens même de celle-ci. Dans la mesure où elle est censée être l'un des modes d'accès privilégiés au sacré, la «fête perpétuelle» en vient à dissoudre la dialectique même du sacré et du profane. Si tout est toujours sacré, rien ne l'est plus vraiment, tout s'aplatit dès lors aux dimensions d'une existence orpheline du rapport à l'autre qui, seul, peut la régénérer.

La fête, en tant qu'expérience du sacré, n'a de sens que dans la mesure où elle est la transgression *ponctuelle* d'un interdit que la vie profane doit *habituellement* respecter, ne serait-ce que pour en conserver le désir intact. «Nous travaillons uniquement pour pouvoir danser. Mais nos traditions sont toujours vivantes parmi nous même lorsque nous ne dansons pas...»